

Gabriel Garcia Marquez

André Major

Volume 25, numéro 1 (145), février 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1983). Gabriel Garcia Marquez. *Liberté*, 25(1), 107-108.

ANDRÉ MAJOR

MARQUEZ NOBELISÉ

Le Nobel à Borges, impensable: n'avait-il pas cautionné des régimes aussi peu démocratiques que celui de Pinochet? On l'en excusait un peu perfidement en invoquant sa cécité. Marquez, de son côté, n'écrivait plus pour protester contre le même régime. Il a fini par renoncer à sa grève et ce fut tant mieux pour lui comme pour nous, pauvres lecteurs. Qu'il donne l'accolade à Fidel, qu'il répugne à dénoncer l'impérialisme soviétique, on le lui pardonne d'autant plus volontiers que son œuvre, elle, conserve une belle et rare autonomie. Même *l'Automne du patriarche*, portrait baroque du dictateur, tient le coup. L'écrivain Marquez est d'une honnêteté profonde, aucun doute là-dessus: la presque parfaite *Chronique d'une mort annoncée* en fait la preuve. Le personnage Marquez a des idées, il lutte, mais pas toujours avec la rigueur qu'on serait en droit d'attendre de lui, contre l'impérialisme américain — bête noire de tout intellectuel bien-pensant —, tout en pratiquant à l'endroit des régimes totalitaires de gauche une morale un peu élastique. Arrabal se demandait, dans *l'Express*, si le jury du Nobel n'avait pas voulu, en couronnant son œuvre, l'inciter à se détourner de sa

mission politique. C'est fort possible. Ce que peuvent craindre ses lecteurs les plus enthousiastes, et je me compte parmi eux, c'est que le Nobel serve davantage les intérêts du militant que ceux du créateur qu'il a été, qu'il sera encore s'il maintient les exigences esthétiques qui ont été les siennes jusqu'à maintenant.

C'est quand même son évolution littéraire qui m'intéresse le plus chez Marquez. Parti de rien, de presque rien — il écrit ses premiers contes sous l'influence dévastatrice de Kafka, puis de Faulkner, raconte Llosa dans l'essai qu'il lui a consacré (*García Marquez: Historia de un deicidio*) et dont un extrait paraissait en traduction anglaise dans *Books Abroad* (été 1973) — Marquez a peu à peu appliqué à sa propre démarche créatrice le principe faulknérien d'un universalisme incarné dans le réel ambiant, son village natal devenant territoire imaginaire, le Macondo des contes et de *Cent ans de solitude*.

Alors que Llosa considère la mort comme le grand thème de Marquez, ce dernier préfère évoquer la solitude. Il est vrai qu'une appréhension trop vive de la mort vous accule à une irrémédiable solitude, comme c'est le cas chez la plupart de ses personnages. Prenons *Pas de lettre pour le colonel* où l'attente absurde du colonel n'est rien d'autre qu'une métaphore du sursis qu'est l'existence. Le fantastique n'intervient peut-être que pour créer entre l'homme et son destin une nécessaire distance ironique. C'est un recours magique, ce que Giono appelait le divertissement et Ibsen l'illusion vitale sans quoi vivre ne serait pas possible. La magie opère dans *Cent ans de solitude*, elle permet aux personnages d'habiter leur corps et de tolérer leur âme, mais au bout du compte, c'est l'Apocalypse. Toute existence est l'histoire d'un naufrage. Cela expliquerait que Marquez préfère la chaleur d'un combat à la froide lucidité du veilleur solitaire.